

Polichinelle de la Providence. Les politiciens, à la loupe de leur prétendu génie, n'y voient que des ficelles : pourquoi ne pas croire d'emblée, que derrière les rideaux, il y a quelqu'un qui tire ces ficelles ? Ce quelqu'un est celui qui nous a mis au berceau, qui nous mène à la tombe, les deux seuls faits, la naissance et la mort, que nul ne puisse mettre en doute. Allez ! après cela, dans l'intervalle ; allez ! en liberté, car la liberté est la condition de votre valeur intime ; allez ! mais soyez chrétiens d'abord, et, en ma qualité de Huron, j'ajouterais : soyez catholiques. Le prosélytisme religieux s'exerce trop fortement dans notre société, pour que l'on puisse se permettre d'hésiter devant la confession de sa Foi personnelle. Sans être apôtres, sans être de ceux qui sont appelés à propager la doctrine, nous avons toutefois l'honneur du Christ à affirmer et à venger au besoin. Or, il doit m'être permis de déclarer ici, que mon Christ, à moi, à nous, les Hurons, est celui qu'on adore à Rome. A ce point de vue, je prétends que le Canada sera toujours jaloux de conserver dans l'écrin national, comme une relique précieuse, notre peuplade huronne, si douce, si bonne, si religieuse, si belle, après tout. Elle est une véritable pierre précieuse enchâssée dans l'édifice de la nationalité canadienne ; elle est la gloire des aïeux français par sa conversion et son affection, comme elle est glorieuse pour elle-même par sa conservation. On ne saurait trop s'affirmer à ce sujet, dans un temps où les sociétés secrètes, tout ce qu'il y a de plus vil au monde, nous suivent de l'œil du fond de l'ombre, nous hument, nous harcèlent, nous attaquent, nous frappent, nous tuent.

Je n'applaudis certes pas au prêtre catholique ou au ministre protestant qui abaisse sa chaire à la hauteur du *husting* : mais j'éprouve, par sentiment de simple loyauté, l'action des misérables qui se concertent dans les ténèbres contre ou en faveur de ceux qui vivent au soleil. Le catholicisme ne veut pas cela, Dieu merci ! Voilà pourquoi il est bon aujourd'hui de confesser hautement que nous sommes catholiques. A ce titre seul, nous protestons déjà contre les lâches adhérents des sociétés secrètes : et c'est un bon point parmi les gens honnêtes. Du moment qu'on est sociétaire, affilié de société secrète, on se met dix, cent, mille, dix mille contre un. Pour ne parler qu'au point de vue humain ou social, est-ce digne ? est-ce loyal ? est-ce être homme ?

AMATISTARI !
(A suivre.)

NOS GRAVURES

La défense du drapeau

Dans cette gravure, il est question de deux héros, les lieutenants Melwill et Coghill, du 24^e régiment anglais, qui, voyant leur corps cerné par les Zoulous, lors de la surprise de février dernier, cherchèrent à s'ouvrir un passage à travers la masse compacte de l'ennemi, pour sauver le drapeau du 24^e. Ils firent des prodiges de valeur ; mais ils succombèrent glorieusement sous le nombre.

Bataille d'Insandula

Cette belle page reproduit l'aspect général du combat du 22 février dernier, dont l'acte de courage des lieutenants Melwill et Coghill fut un épisode. Surpris par les Zoulous, le commandant anglais fit de vains efforts pour repousser les masses qui l'entouraient. Il vit bientôt que tout était fini. "Le dernier ordre que nous entendîmes donner, a écrit un survivant, ce fut : *bayonnette fixe*, et mourez comme doivent mourir des soldats anglais !" "Ainsi fut-il fait !..." ajoute le témoin oculaire échappé par miracle à cet affreux massacre.

Le monument Maisonneuve

Nous avons déjà fait l'éloge du dessin de ce monument. La gravure, quoiqu'imparfaite, fera voir que nous n'en avons pas

dit trop de bien. Il sera élevé sur la Places-d'Armes, précisément dans l'endroit qui rappelle le plus la valeur et le dévouement du fondateur de Montréal. L'inauguration aura lieu le 18 mai 1880, jour anniversaire de celui où Maisonneuve prit possession de l'île de Montréal au nom de Dieu et de la France, en 1641. Il aura 34 pieds de hauteur et portera sur ses faces des armoiries et des inscriptions.

La misère à Londres

We have got no work to do (bis),
We are all frozen out,
Poor labouring men,
And we have got no work to do.

Nous n'avons pas de travail à faire,
Nous sommes tous glacés,
Pauvres hommes de peine,
Et nous n'avons pas de travail à faire.

Tel est le lugubre couplet que, de tout temps, pendant les hivers rigoureux, les habitants de Londres entendent psalmodier sous leurs fenêtres par des troupes de mendiants ou d'ouvriers sans ouvrage ; jadis ces bandes étaient mal vêtues, déguenillées, et l'observateur sentait que, si parmi eux se trouvaient quelques travailleurs intéressants, la plupart des autres appartenaient à la pire espèce de la population. Cet hiver, le nombre de ces groupes de mendiants chantants s'est considérablement accru, et il est des temps où il en passe quelques-uns dans les quartiers les mieux habités de Londres, tandis que dans les quartiers excentriques la procession est continue. Ce qui distingue enfin les nouveaux quêteurs, c'est leur aspect de quasi-propreté ; ce n'est donc plus le mendiant proprement dit, c'est bien l'ouvrier sans pain, dans sa tenue ordinaire, qui va implorer la charité publique, ce qui est un signe des temps, car il n'est aucune ville au monde où il se fasse plus de bien qu'à Londres, où il y ait plus de sociétés protectrices de toutes les misères, où les riches aient un plus fort budget pour les pauvres. Malheureusement, tout s'épuise ; la malheureuse crise qui sévit sur le monde entier s'est abattue avec intensité sur l'Angleterre, et il n'est pas étonnant qu'à la fin d'une saison rigoureuse les ressources ordinaires du pauvre honteux lui fassent défaut, et qu'il soit obligé de sortir de sa réserve pour se livrer à la mendicité publique. Pendant que la femme et les enfants pleurent à la maison, sans aliments et sans feu peut-être, quand son cœur saigne, il chante donc avec ses camarades d'infortune le triste refrain :

Nous n'avons pas de travail à faire,
Nous sommes tous glacés,
Pauvres hommes de peine,
Et nous n'avons pas de travail à faire.

HENRI HEINE

On a beaucoup parlé de ce grand écrivain à propos du vingt-deuxième anniversaire de sa mort. C'était un Allemand qui passa les trente dernières années de sa vie à Paris, qu'il adorait, au milieu des Français dont l'esprit et la gaieté le charmaient. Écoutons-le :

"Paris me divertit fort par la gaieté qui ne le quitte jamais, et dont l'influence atteint même les esprits les plus tristes. Paris est la scène où l'on représente les plus sanglantes tragédies de l'histoire, tragédies dont le souvenir émeut les cœurs et appelle les larmes dans les pays les plus lointains. Mais à Paris même, le spectateur de toutes ces grandes tragédies éprouve ce que moi-même j'ai éprouvé à la Porte-Saint-Martin, où l'on jouait la *Tour de Nesles*. J'étais placé derrière une dame coiffée d'un chapeau de gaze rose, et ce chapeau était si grand, qu'il me cachait la scène, si bien que j'aperçus tout ce qui s'y passait à travers cette gaze rose, et que toutes les horreurs du drame m'apparaissaient sous une couleur tendre et agréable. Sur tout Paris cette lumière rose est étendue ; elle adoucit les tragédies et elle répand la joie de la vie au milieu des ténèbres. Même les douleurs qu'on a apportées à Paris au fond de son cœur, y perdent leur intensité. Dans cette atmosphère parisienne, les blessures se guérissent plus vite que partout ailleurs ; cette atmosphère

est généreuse, bienfaisante, aimable comme le peuple français. Ce qui me séduit surtout dans cette population parisienne, c'est sa politesse et sa distinction. Les excuses d'un Parisien qui, le jour de mon arrivée, me bouscula sur le boulevard, sonnèrent à mon oreille comme une mélodie de Rossini.

"A cette musique de la langue se mêlait un souvenir d'enfance. Le premier livre dans lequel j'ai appris le français sont les *Fables de La Fontaine*. A Paris, en attendant tout autour de moi les gens parler le français, je pensais constamment à ces fables ; il me semblait entendre les voix des animaux : tantôt parlait le lion, tantôt le loup, puis l'agneau, la cigogne, le pigeon ou le renard ; je ne puis voir cette foule sans réciter tout bas les vers de mon enfance :

Eh ! bonjour, monsieur du corbeau !
Que vous êtes joli, que vous me semblez beau."

N'est-ce pas que c'est tout à fait délicieux !

* *

La renommée d'Henri Heine l'avait précédé à Paris : toutes les portes s'ouvrirent devant lui : il devint rapidement le familier de toutes les illustrations du temps ; il allait beaucoup dans le monde, et, dans une de ses lettres, il fait d'un salon de 1830 le charmant croquis que voici :

"Ce qui me frappa le plus dans le monde, ce sont les éléments divers dont se compose un salon à Paris. Souvent, en parcourant les salles, il me semble que je suis dans la boutique d'un marchand d'antiquités du quai Voltaire, où les reliques de toutes les époques gisent les unes à côté des autres : l'Apollon grec à côté d'une idole chinoise, un dieu mexicain à côté d'un Christ gothique ; des monstres égyptiens à la tête de chien, des grimaces en bois, en ivoire ou en cuivre. C'est ainsi que dans le même salon j'aperçois d'anciens mousquetaires qui ont dansé avec Marie-Antoinette ; des républicains qui furent adulés à l'Assemblée nationale ; d'anciens partisans du Directoire, familiers du Luxembourg ; de grands dignitaires de l'Empire, devant lesquels toute l'Europe a tremblé ; tous les vieux dieux délabrés de toutes les époques et auxquels personne ne croit plus. Les noms crient quand on les met les uns à côtés des autres, mais les hommes vivent en paix comme les antiquités dans la boutique du quai Voltaire. Dans les pays germaniques, où les passions sont moins disciplinées, il serait impossible que tant de personnalités opposées vécussent ensemble. Cela vient aussi de ce que le besoin de conversation n'est pas le même dans le froid Nord que dans le chaud pays de France, où les plus féroces ennemis, en se rencontrant dans un salon, ne peuvent pas longtemps garder le silence. Il faut dire aussi que le désir de plaire est si grand à Paris qu'on s'efforce, non-seulement de plaire à ses amis, mais encore à ses ennemis."

* *

Henri Heine garda cette ironie hautaine et cet esprit incomparable jusqu'à la fin. Quand, atteint par cette terrible maladie de la moelle épinière, il subissait sa longue agonie morale, alors qu'une paralysie des paupières avait fermé ses yeux, la bonne humeur resta debout dans ce corps ravagé. Un jour que son médecin l'auscultait :

— Voyons, monsieur Heine, lui demandait-il, pouvez-vous siffler ?

— Hélas ! non, répondit Heine, pas mêmes les pièces de Scribe : c'est tout dire.

Peu de jours avant sa mort, Heine écrivit à un ami : "Je suis malade comme un chien et je lutte contre la mort comme un chat. On dit que les chats ont la vie dure." Cette effroyable agonie dura huit ans. Le grand écrivain, étendu sur un matelas, incapable de faire un mouvement, attendait la mort avec une entière sérénité, le sourire sur les lèvres. Parfois, il se faisait transporter sur son balcon, d'où l'on avait une vue incomparable sur les Champs-Élysées : ses yeux s'étaient fermés. "Je ne vois plus Paris," disait-il, "mais je l'entends ; dans le bruit de la rue, il revit tout entier dans mon souve-

nir ; et quand j'entends aboyer un chien parisien qui, d'un pas léger, parcourt les Champs-Élysées, j'envie son bonheur." Et comme un ami le surprit dans un de ses rares accès de mélancolie, il crut devoir parler à Heine de l'Éternité.

— Etes-vous en règle avec le bon Dieu ? demanda cet ami.

— Parfaitement, répondit le poète, Dieu me pardonnera ; c'est son métier.

Quelques heures après, Heine se sentait mourir ; il exigea qu'on le laissât seul avec le docteur Gruby.

— Docteur, lui dit-il, vous étiez mon ami. J'exige de vous un dernier service. Dites-moi toute la vérité : c'est fini, n'est-ce pas ?

Le médecin se tut.

— Merci, ami, fit Heine.

— Avez-vous une dernière prière à m'adresser ? demanda le docteur ému jusqu'aux larmes.

— Oui, répondit le poète, ma femme dort ; ne la réveillez pas. Mais prenez sur cette table les fleurs qu'elle a achetées ce matin. J'adore les fleurs ! Bien, placez-les sur ma poitrine. Merci, merci encore.

Et s'enivrant une dernière fois des parfums, Henri Heine murmura :

— Des fleurs ! des fleurs ! que la nature est donc belle !

Ce furent ses dernières paroles ; son vaste esprit s'était envolé vers ce Dieu en qui il avait foi et qui a dû lui faire miséricorde.

LE DUC DE BROGLIE

L'ex-premier ministre de France a eu la douleur de perdre, il y a quelques années, un de ses fils. Il ne lui en reste plus que quatre : Victor, secrétaire d'ambassade en disponibilité ; Amédée, capitaine d'état-major et propriétaire du magnifique château de Chaumont, sur les bords de la Loire ; François, officier très-brillant, actuellement à l'École supérieure de guerre, et Emmanuel, l'aimable et sympathique auteur de travaux historiques où il a fait apprécier des délicats le tour ingénieux de son esprit et la tendresse un peu mélancolique de son âme.

Amédée était à la bataille de Gravelotte, parmi ces hussards qui ont fourni une charge de cavalerie rivale de celle des cuirassiers légendaires de Reischoffen, et enfoncé dans Metz avec l'armée de Bazaine, il n'en est sorti que pour la dure captivité d'Allemagne.

François a fait également ses premières armes contre la Prusse, puis, employé à reconquérir Paris sur la Commune, il s'y distingua d'une façon exceptionnelle, et, atteint d'une grave blessure qui, durant plusieurs semaines, le tint entre la vie et la mort, il reçut de M. Thiers la croix de la Légion d'honneur.

C'est dans ce milieu de famille, intelligent et patriote, que vit l'ancien président du conseil. De goûts simples, d'habitudes laborieuses, il ne sort guère de cette intimité que pour faire ça et là des visites à la manufacture de Saint-Gobain, dont il est le premier administrateur.

Eh bien ! c'est ce grand esprit, ce ferme chrétien, de la vie publique la plus intégrale, de la vie privée la plus austère, rangé comme un bourgeois, simple comme un petit rentier, qui ne fréquente pas les coulisses, qui ne fait pas courir, qui ne jette son temps et sa fortune ni aux femmes, ni au turf, ni aux meutes, ni aux cartes, ni aux fantaisies, qui travaille, qui étudie, qui écrit ; c'est cet homme d'Etat éminent et respecté qui a été, depuis quelque temps, calomnié à plaisir, noirci, vilipendé comme le dernier des aventuriers. Plus il s'enferme dans la réserve, plus on l'accusait d'abominables complots. Partout la démocratie haineuse et affolée voyait son ombre et sa main, et, quand il était tranquillement rue de Solferino, au milieu de ses livres, la peur l'apercevait à Rome, tramant avec les cardinaux le renversement de la République et le bouleversement du monde !